

26 NOUVELLES FANTASTIQUES



H.G. WELLS

TABLE DES MATIÈRES

LES NOUVELLES FANTASTIQUES DE HERBERT GEORGE WELLS

[L'ÉTOILE](#)

[DANS L'ABÎME](#)

[L'ŒUF DE CRISTAL](#)

[LE NOUVELACCÉLÉRATEUR](#)

[L'HISTOIRE DE PLATTNER](#)

[LE CORPS VOLÉ](#)

[SOUS LE BISTOURI](#)

[UN RÊVE D'ARMAGEDDON](#)

[UN ÉTRANGE PHÉNOMÈNE](#)

[LA PORTE DANS LE MUR](#)

[MR SKELMERSDALE AU PAYS DES FÉES](#)

[L'HOMME VOLANT](#)

[LA TENTATION D'HARRINGAY](#)

[LA CHAMBRE ROUGE](#)

[LES PIRATES DE LA MER](#)

[LES ARGONAUTES DE L'ESPACE](#)

[L'HISTOIRE DE FEU M. ELVESHAM](#)

[LA POMME](#)

[L'HOMME QUI POUVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES](#)

[L'AVIATEUR FILMER](#)

[LA VÉRITÉ CONCERNANT PYECRAFT](#)

[LA PLAINE DES ARAIGNÉES](#)

[LE BAZARMAGIQUE](#)

[LE PAYS DES AVEUGLES](#)

[UNE VISION DU JUGEMENT DERNIER](#)

[LE TRÉSOR DE M. BRISHER](#)

L'ÉTOILE

Le premier jour de l'année nouvelle, trois observatoires signalèrent, presque simultanément, le désordre survenu dans les mouvements de Neptune, la plus éloignée des planètes qui gravitent autour du Soleil. En décembre déjà, Ogilvy avait alerté l'opinion sur un ralentissement suspect de sa vitesse. Une telle nouvelle était peu faite pour intéresser un monde ignorant majoritairement l'existence même de Neptune, si bien que, en dehors de la communauté des astronomes, la découverte ultérieure d'une faible et lointaine tache lumineuse dans la région troublée ne causa aucune agitation particulière. Les scientifiques, cependant, prirent la découverte en considération, avant même qu'on s'aperçoive que ce corps nouveau devenait rapidement plus grand et plus brillant, que ses mouvements étaient tout à fait différents de la révolution régulière des planètes et que la déviation de Neptune et de son satellite prenait maintenant des proportions sans précédent.

Sans formation scientifique, on peut difficilement se rendre exactement compte de l'incroyable isolement du système solaire. Le Soleil, avec ses grains de planètes, sa poussière de planétoïdes et ses impalpables comètes, nage dans un vide immense qui défie l'imagination. Au-delà de l'orbite de Neptune, c'est l'espace, vide autant que l'œil humain l'a percé, sans chaleur, lumière ou son, un néant incolore, sur trente millions de fois un million de kilomètres. C'est la moindre des évaluations de la distance à parcourir avant d'atteindre la plus proche des étoiles. Hormis quelques comètes moins consistantes qu'une flamme légère, rien jamais, à la connaissance humaine, n'avait

franchi ce gouffre avant l'apparition, au tout début du XX^e siècle, de cet étrange vagabond. C'était bien un corps énorme et pesant qui, de l'obscur mystère des cieux, se précipitait sans crier gare dans le rayonnement solaire. Le second jour, pour tout télescope qui se respecte, elle était clairement visible, un point d'un diamètre à peine sensible, dans la constellation du Lion, près de Régulus. En peu de temps, on put l'apercevoir avec de simples jumelles.

Le troisième jour de la nouvelle année, ceux qui, dans les deux hémisphères, lurent les journaux furent avertis pour la première fois de la réelle importance que pouvait avoir cette apparition céleste. Un journal de Londres titra *Une collision de planètes* et publia l'opinion de Duchaine selon laquelle l'étrange apparition heurterait probablement Neptune. Les éditorialistes développèrent le sujet ; si bien que le 3 janvier, dans la plupart des grandes capitales du monde, on s'attendit vaguement à un phénomène astronomique imminent. Et quand la nuit succéda au crépuscule, des milliers de gens levèrent les yeux vers le ciel pour découvrir... les vieilles étoiles familières, telles qu'elles avaient toujours été.

À Londres, l'astre apparut vers l'aurore, à l'heure où Pollux disparaît et les étoiles pâlisent : une aurore d'hiver, une infiltration de lumière malsaine qui s'accumule, et la lueur du gaz et des lampes qui brillait, jaune, aux fenêtres où les gens veillaient. Le policeman somnolent l'aperçut, les foules affairées dans les marchés restèrent bouche bée, les ouvriers se rendant à leur labeur matinal, les laitiers, les cochers des fourgons des postes, les noctambules qui rentraient éreintés et pâles, les vagabonds, les sentinelles à leur poste, et, dans la campagne, le laboureur cheminant à travers champs, les braconniers rentrant furtivement, par toute la contrée encore sombre qui s'éveillait – et sur la mer, les marins en vigie épiaient le jour –, tous purent voir une grande étoile blanche surgir dans le ciel d'Occident.

Elle était plus brillante qu'aucune étoile de nos cieux ; plus encore que l'étoile du berger. Une heure après le lever du soleil, elle luisait plus encore, large et blanche, non plus une simple tache de lumière clignotante, mais un petit disque rond d'un éclat net et clair. Là où la science n'est pas allée, les hommes s'étonnent et prennent peur, se racontant les uns aux autres les guerres et les fléaux qu'annoncent les signes enflammés des cieux. Les Boërs opiniâtres, les Hottentots au teint de cuivre, les nègres de la Côte de l'Or, les Français, les Espagnols, les Portugais épiaient dans l'ardeur du soleil levant l'installation de cette étrange étoile nouvelle.

Dans cent observatoires, ce fut une surexcitation contenue qui se transforma bientôt en exclamation lorsque les deux corps lointains se précipitèrent l'un sur l'autre. On rassembla les appareils photographiques, les spectroscopes, toutes sortes d'instruments pour enregistrer ce nouveau et surprenant phénomène : la destruction d'un monde. Car c'était un monde, une planète sœur de notre Terre, en vérité infiniment plus grande qu'elle, qui, si soudainement, s'élançait vers la mort flamboyante. Neptune avait été bel et bien frappée par l'astre étrange venu du fond de l'espace, et, sous la violence de la collision, les deux globes solides donnèrent naissance à une vaste masse incandescente. Ce jour-là, deux heures avant l'aube, la grande étoile blanche et pâle amorça son orbe dans le ciel et s'évanouit à l'ouest, quand le soleil apparut derrière elle. Partout les hommes s'émerveillaient ; mais nul autant que les marins, habitués contemplateurs des étoiles, qui, sur l'immensité des océans, ne savaient rien du nouvel astre, et le voyaient maintenant se lever comme une lune minuscule, monter au zénith, passer au-dessus de leur tête et s'enfoncer vers l'ouest avec les dernières ombres de la nuit.

Quand à nouveau l'étoile se leva sur l'Europe, partout s'étaient rassemblées des foules attentives : sur le versant des collines, sur les toits des maisons, dans les plaines, les

yeux fixés vers l'est pour voir apparaître la grande étoile nouvelle. Elle surgit, précédée d'une luminescence blanche, comme l'éclat d'un grand feu pâle, et ceux qui l'avaient découverte la nuit précédente s'écrièrent en la voyant : « Elle est plus grande ! Elle est plus brillante ! » Et de fait, la lune à demi pleine, prête à disparaître à l'horizon, gardait une taille qui ne soutenait pas la comparaison, mais c'est à peine si elle avait autant d'éclat que maintenant le petit cercle de cette étrange étoile nouvelle.

« Elle est plus brillante ! » criaient les gens, s'attroupant dans les rues. Mais dans les observatoires obscurs, les témoins attentifs retenaient leur souffle et s'interrogeaient du regard : « Elle s'approche ! disaient-ils, elle est plus près ! »

Et chacun de répéter : « Elle s'approche ! » Le télégraphe, à petits coups, s'empara de ces mots ; ils tremblotèrent au long des fils du téléphone et, dans des milliers de villes, des employés aux mains noircies tapèrent sur le clavier : « Elle s'approche ! » Ceux qui écrivaient dans les bureaux, frappés d'une étrange inquiétude, posèrent leurs plumes ; d'autres qui causaient, en mille endroits, saisirent l'inimaginable signification de ces mots : « Elle s'approche ! » Ils coururent le long des rues qui s'éveillaient, dans les villages tranquilles sous la gelée blanche ; ceux qui avaient lu la nouvelle sur les bandes du télégraphe se tenaient sur le pas des portes dans les lueurs jaunâtres du matin et l'annonçaient aux passants : « Elle approche ! » Les jolies femmes, fraîches et rayonnantes, l'apprirent entre deux danses et feignirent un intérêt qu'elles ne ressentaient pas : « Plus près, vraiment ? Que c'est curieux ! Faut-il que ces astronomes soient ingénieux pour découvrir pareilles choses ! »

Les vagabonds solitaires cheminant par la nuit glaciale, en regardant au ciel, pour se réconforter, se murmuraient ces mots : « Elle fait bien de s'approcher, la nuit est aussi froide

que la charité ! Tout de même, si elle approche, elle n'apporte guère de chaleur. »

« Que peut me faire une nouvelle étoile ! » s'écriait une femme en pleurs, agenouillée auprès d'un mort.

L'étudiant, levé de bonne heure pour préparer un examen, s'empara du problème, pendant que la grande étoile blanche étincelait, large et brillante, à travers les fleurs de gelée de sa fenêtre : « Centrifuge, centripète, disait-il, son menton dans la main, arrête une planète dans sa course, lui enlève sa force centrifuge, et puis après ? La force centripète s'en empare et elle vient tomber dans le Soleil ! Et alors !... Sommes-nous sur son chemin ? Je me le demande... »

Ce jour-là s'en fut comme les autres, et, avec les premières heures des ténèbres glaciales, s'éleva de nouveau l'astre étrange. Il était maintenant si brillant que la Lune croissante ne semblait plus être que son propre fantôme, pâle et jaune, énorme, flottant dans le crépuscule. Dans une ville sud-africaine, un grand homme s'était marié et les rues étaient éclaboussées de lumière comme pour saluer son retour avec son épouse : « Les cieux mêmes l'éclairent ! » dit un flatteur. Sous le Capricorne, deux amants nègres, affrontant par amour l'un de l'autre les bêtes sauvages et les esprits mauvais, s'étaient blottis dans un fourré de roseaux où voltigeaient les lucioles : « C'est notre étoile ! » murmurèrent-ils, et ils se sentirent étrangement réconfortés par sa douce clarté.

Le Grand Mathématicien s'assit à son bureau et repoussa quelques papiers. Il avait presque terminé ses calculs. Dans une petite fiole blanche restait encore un peu de la drogue qui l'avait tenu éveillé et actif quatre longues nuits. Chaque jour, serein, clair, avec sa patience usuelle, il avait donné un cours à ses élèves, puis était immédiatement revenu à son important travail. Son visage était grave, un peu tiré et fiévreux à cause de son activité artificiellement entretenue. Pendant un temps, il sembla perdu dans ses pensées.

Soudain, il se leva, alla à la fenêtre et leva le rideau. Au milieu du ciel, par-dessus l'amas des toits, des cheminées et des clochers de la ville, planait l'étoile.

Il la considéra comme on fixe des yeux un ennemi courageux. « Tu peux me tuer, dit-il après un silence. Mais je te tiens fermement, toi et tout l'univers, dans ce petit cerveau. Je ne changerai pas. Même maintenant. »

Son regard rencontra la petite fiole. « Plus besoin de dormir, maintenant », dit-il.

Le jour suivant à midi, il entra, ponctuel, dans l'amphithéâtre où il faisait son cours, posa comme d'habitude son chapeau au bout de la table et choisit soigneusement un gros morceau de craie. Sujet de plaisanterie parmi ses élèves, il ne pouvait enseigner sans tenir ce morceau de craie entre les doigts, et un jour qu'ils avaient caché sa réserve, il fut frappé d'inhibition. Il s'avança et regarda, sous ses sourcils gris, les rangées de visages jeunes et frais qui s'inclinaient, puis il prit la parole, comme à l'accoutumée, en phrases choisies : « Des circonstances surviennent... circonstances hors de mon pouvoir... qui, reprit-il après une pause, m'empêcheront de poursuivre et d'achever ce cours... Il semblerait, messieurs... pour dire la chose clairement et brièvement... que l'homme ait vécu en vain. »

Les étudiants se regardèrent. Avaient-ils bien entendu ? Un accès de folie ? Les sourcils se levèrent et des sourires naquirent, mais un ou deux visages restèrent absorbés par la calme figure bordée de gris. « Il serait intéressant de consacrer un moment à l'exposé, si tant est que je puisse le faire clairement, des calculs qui m'ont conduit à cette conclusion. Supposons que... »

Il se tourna vers le tableau, étudiant un diagramme de sa façon habituelle. « Que veut-il dire par vivre en vain ? » murmura un étudiant à son voisin. « Écoute », répondit l'autre avec un signe de tête vers le professeur.

Alors ils commencèrent à comprendre...

Cette nuit-là, l'étoile se leva plus tard, car son mouvement vers l'est l'avait quelque peu entraînée du Lion vers la Vierge, et son éclat était si intense que le ciel prit une teinte d'un bleu lumineux à mesure qu'elle se levait, et les planètes s'effacèrent tour à tour, sauf Jupiter près du zénith, Capella, Aldébaran, Sirius et les Chiens de l'Ourse. Elle était très blanche et belle. En maints endroits du monde, on vit, cette nuit-là, un halo pâle qui l'encerclait. Elle devenait sensiblement plus grande ; dans le ciel clair et réfringent des tropiques, sa taille paraissait près du quart de celle de la Lune. Il gelait encore en Angleterre, mais le monde était aussi brillamment illuminé que par un clair de lune d'été. On y voyait assez, avec cette froide et claire lumière, pour lire sans effort, et dans les villes, les lampes brûlaient, jaunes et blêmes.

Par tout le monde, on veilla cette nuit-là, par toute la chrétienté, un triste murmure s'éleva dans l'air vif des campagnes, comme le bourdonnement des abeilles dans la bruyère, et ce tumultueux bruissement croissait en clameur dans les cités. C'était le son des cloches d'un million de beffrois, de tours et de clochers, demandant aux peuples de ne plus dormir, de ne plus pécher, mais de se rassembler dans les églises et de prier. Et dans le ciel, plus grande et plus lumineuse à mesure que la nuit finissait et que la Terre poursuivait sa route, montait l'étoile éblouissante.

Dans toutes les villes, les rues et les maisons étaient éclairées, les docks ruisselaient de clarté, et, la nuit durant, toutes les routes menant vers les hauteurs furent illuminées et encombrées de gens. Sur toutes les mers qui entourent les contrées civilisées, les paquebots aux machines haletantes, les vaisseaux aux voiles gonflées, surchargés d'hommes et de créatures vivantes, gagnaient le large, vers le nord. Car déjà l'avertissement du Grand Mathématicien avait été télégraphié dans le monde entier et traduit en cent langues. La planète nouvelle et Neptune, enlacées en une étreinte de flammes, tournoyaient vertigineusement, d'une

allure sans cesse plus rapide, vers le Soleil. Déjà, à chaque seconde, cette flamboyante masse franchissait des centaines de lieues et, à chaque seconde, sa terrifiante vélocité s'accroissait. D'après la direction de sa course actuelle, à vrai dire, elle devait passer à une centaine de millions de lieues de la Terre, et l'influencer à peine ; mais dans son sillage, jusqu'à présent fort peu troublé, se trouvaient l'énorme planète Jupiter et ses satellites, tournant autour du Soleil. À chaque instant désormais croissait l'attraction entre l'étoile flamboyante et la plus grande des planètes. Avec quelle conséquence ? Inévitablement, Jupiter dévierait de son orbite en une course elliptique, et l'étoile ardente, déviée de sa course vers le Soleil, « décrirait une courbe », heurterait peut-être notre Terre, et à coup sûr passerait fort près d'elle. « Tremblements de terre, éruptions volcaniques, cyclones, raz de marée, inondations et une hausse constante et régulière de la température jusqu'à je ne sais quelle limite », avait prophétisé le Grand Mathématicien.

Au-dessus des têtes, pour confirmer ses paroles, solitaire, froide et livide, étincelait l'étoile de la destruction prochaine.

Pour beaucoup de ceux qui, jusqu'à avoir mal, la fixèrent cette nuit-là, il sembla qu'elle approchait à vue d'œil. Et cette nuit-là aussi, le temps changea ; le froid qui régnait sur toute l'Europe centrale, la France et l'Angleterre s'adoucit vers le dégel.

Mais il ne faut pas croire, parce qu'il a été parlé de gens priant toute la nuit, se réfugiant sur les navires ou s'enfuyant vers les montagnes, que le monde entier fût déjà plongé dans la terreur à cause de l'étoile. En réalité, les habitudes et la coutume dirigeaient encore le monde, et en dehors des conversations, à des moments de loisir, sur la splendeur de la nuit, neuf personnes sur dix s'affairaient à leurs occupations usuelles. Dans les villes, hormis quelques-uns çà et là, les magasins ouvraient et fermaient aux heures

habituelles, les médecins et les pompes funèbres poursuivaient leur commerce, les ouvriers allaient aux usines, les soldats s'entraînaient, les écoliers étudiaient, les amants se rencontraient, les voleurs faisaient le guet et s'enfuyaient, les politiciens préparaient leurs projets. Les imprimeries des journaux ronflaient toutes les nuits, et plus d'un prêtre de telle ou telle église refusa d'ouvrir son saint édifice pour favoriser ce qu'il considérait comme une panique absurde.

Les journaux insistaient sur la leçon de l'an mil, car alors les peuples avaient aussi prévu la fin. L'étoile n'en était pas une – un simple gaz, une comète ; et s'il s'agissait d'une étoile, elle pouvait ne pas heurter la Terre. Il n'y avait aucun précédent. Le bon sens était partout vivace, ironique, facétieux, peu enclin à se laisser tourmenter par des peurs obstinées. Ce soir-là, à sept heures et quart, heure de Greenwich, l'étoile serait à son plus proche de Jupiter. Alors le monde saurait quelle tournure les choses prendraient. Les avertissements du Grand Mathématicien étaient, par beaucoup, considérés comme une publicité sophistiquée pour lui-même. Le bon sens enfin, un peu échauffé par la discussion, signifia ses inaltérables convictions en allant se coucher. De même aussi, barbarie et sauvagerie, déjà lassées de la nouveauté, s'en furent à leurs occupations nocturnes, et à part çà et là quelques chiens hurlant, le monde des bêtes ne prêta aucune attention à l'étoile.

Et quand enfin les Européens attentifs virent l'étoile se lever, une heure plus tard il est vrai, mais pas plus grande que la nuit précédente, il y eut encore assez de gens éveillés pour se moquer du Grand Mathématicien, pour considérer le danger comme révolu.

Mais tout aussitôt les railleries cessèrent. L'étoile croissait, d'heure en heure elle grandissait avec une persistance terrible, un peu plus grosse à chaque heure, un peu plus près du zénith de minuit, de plus en plus brillante, jusqu'à faire de la nuit un deuxième jour. Si elle venait droit sur la

Terre sans décrire de courbe, si elle ne subissait aucun ralentissement aux environs de Jupiter, elle pouvait franchir l'espace intermédiaire en une journée. Mais, de fait, il lui en fallut cinq pour arriver à proximité de notre planète. La nuit suivante, elle atteignit le tiers de la taille de la Lune aux yeux des Anglais, et le dégel commença. Puis elle sembla aussi grande qu'elle quand elle apparut au-dessus de l'Amérique, d'une blancheur aveuglante – et *brûlante*. Un vent chaud se mit à souffler à mesure que progressait l'étoile, de plus en plus fortement. En Virginie, au Brésil et dans la vallée du Saint-Laurent, elle brillait par intermittence à travers une course fantastique de nuages orageux, secoués d'éclairs violets, tandis que s'abattait une grêle d'une violence inouïe. Dans le Manitoba, il y eut un dégel subit et des inondations dévastatrices. Sur toutes les montagnes de la Terre, cette nuit-là, la neige et la glace se mirent à fondre, et toutes les rivières dévalèrent des hauteurs, épaissies et troubles, et bientôt, dans les terres basses, charrièrent des troncs d'arbres tournoyants et des cadavres d'hommes et d'animaux. Sous la clarté funèbre, les eaux montaient constamment, sans répit, et se déversaient par-dessus les rives, poursuivant dans les vallées les populations qui s'enfuyaient.

Le long des côtes d'Argentine jusqu'à l'Atlantique Sud, les marées furent plus hautes que jamais de mémoire humaine, et la tempête projeta les eaux à des lieues à l'intérieur des terres, noyant des villes entières. Si grande fut la chaleur cette nuit-là que le lever du soleil fut comme l'annonce d'un peu d'ombre. Les tremblements de terre débutèrent et gagnèrent en intensité. Bientôt, dans toute l'Amérique, du cercle arctique jusqu'au cap Horn, les flancs des montagnes se mirent à chanceler et à glisser, des gouffres s'ouvrirent, les murs et les maisons s'écroulèrent. Tout un versant du Cotopaxi s'effondra en une vaste convulsion, et un torrent de lave jaillit si haut, si large, si rapide et si fluide qu'en une journée il atteignit la mer.

Ainsi, l'étoile, la Lune hâve dans son sillage, survola le Pacifique, traînant derrière elle l'ouragan, comme les pans d'une robe, et le raz de marée qui enflait à mesure qu'il avançait lourdement, écumant et impatient, et se précipitait sur les îles, les unes après les autres, balayant toute trace humaine. Puis la vague parvint, rapide et terrible, dans un éclat aveuglant et le souffle d'une fournaise, mur d'eau haut de quinze mètres, avec un rugissement d'affamé, sur les longues côtes de l'Asie, et se précipita à travers les plaines de la Chine. Pendant un moment, l'étoile, maintenant plus ardente, plus grande et plus brillante que le Soleil à son zénith, répandit son impitoyable clarté sur l'immense et populeuse contrée : les villes et les villages, leurs pagodes et leurs arbres, les routes, les vastes cultures, des millions d'êtres éveillés, contemplant avec une impuissante terreur le ciel incandescent ; puis on entendit, rumeur qui gonflait, le grondement des flots. Cette nuit-là, elle apparut à des millions d'individus – en fuite vers nulle part, les membres alourdis par la chaleur, la respiration courte et haletante, et, derrière eux, la vague comme un mur furieux et livide. Enfin, la mort.

La Chine étincelait de clarté blanche, mais, au-dessus du Japon, de Java et de toutes les îles de l'Asie orientale, la grande étoile passa comme un globe de feu rendu rouge et terne par la vapeur, la fumée et la poussière que les volcans crachaient, comme pour saluer sa venue. À la surface, il y avait la lave, les gaz brûlants, les cendres, les flots bouillonnaient et la Terre entière était secouée et tourmentée par des secousses et des tremblements terribles. Bientôt, les immémoriales neiges du Tibet et de l'Himalaya se mirent à fondre et se précipitèrent par dix millions de canaux qui, se creusant sans cesse, convergeaient vers les plaines de la Birmanie et de l'Hindoustan. Les crêtes inextricables des jungles hindoues s'enflammèrent en mille endroits, et sous les eaux rapides, parmi les souches et les troncs, de sombres choses

s'agitaient faiblement et reflétaient les langues rouge sang des flammes. Dans une inexprimable confusion, une multitude d'hommes et de femmes s'enfuyaient le long des grandes rivières, vers le dernier espoir des hommes : le large.

L'étoile croissait encore, en taille, en chaleur et en éclat, avec maintenant une rapidité terrifiante. L'océan tropical avait perdu sa phosphorescence, et des vapeurs tournoyantes s'élevaient en volutes fantastiques des vagues sombres qui plongeaient incessamment autour des vaisseaux que secouait la tempête.

Alors, il se fit un prodige. Il sembla à ceux qui, en Europe, attendaient le lever de l'étoile que la Terre avait cessé de tourner. En mille endroits des plaines et des montagnes, les gens qui avaient fui les inondations, l'écroulement des maisons, l'affaissement des collines, attendirent en vain le lever de l'astre. En une incertitude terrible, les heures suivirent les heures, et il ne parut pas. Une fois encore, les hommes contemplèrent les vieilles constellations qu'ils avaient crues perdues pour toujours. En Angleterre, le ciel était ardent et clair, encore que le sol frémît perpétuellement, mais, sous les tropiques, Sirius, Capella et Aldébaran brillaient à travers un épais voile de vapeur. Quand enfin la grande étoile se leva, environ dix heures plus tard, le Soleil monta presque immédiatement derrière elle, et au centre de son foyer blanc était un disque sombre.

C'était durant son passage au-dessus de l'Asie que l'étoile s'était mise à dériver dans le ciel, et tout à coup, comme elle passait au-dessus de l'Inde, son éclat s'était voilé. Toute la plaine de l'Hindoustan, depuis l'Indus jusqu'aux bouches du Gange, était cette nuit-là une immense étendue d'eau, d'où émergeaient les temples et les palais, les montagnes et les collines noirs de monde. Chaque minaret était une masse confuse de gens qui tombaient, un par un, dans les eaux troubles, à mesure que la chaleur et la panique les terrassaient. Toute la contrée semblait gémir et se lamenter,

et brutalement une ombre passa sur cette fournaise de désespoir ; un souffle de vent frais et un amas de nuages s'élevèrent dans l'air adouci. Les gens qui, presque aveuglés, regardaient l'étoile virent un disque noir se glisser au sein de son rayonnement. C'était la Lune, passant entre l'étoile et la Terre. Déjà les hommes rendaient grâce à Dieu pour ce répit, et avec une étrange et inexplicable rapidité, de l'est apparut le Soleil. Alors, avec une affolante vélocité, étoile, Soleil et Lune se précipitèrent ensemble dans les cieux.

Ce fut ainsi que, bientôt, se levèrent pour les Européens anxieux l'étoile et le Soleil, l'un derrière l'autre ; ils se poursuivirent impétueusement pendant un moment, puis ralentirent leur course, et enfin s'arrêtèrent, confondus en un seul rayonnement de flammes au zénith. La Lune n'éclipsait plus l'étoile et se trouvait hors de vue dans l'éclat du ciel. Bien que ceux qui étaient encore en vie regardassent pour la plupart ce spectacle avec le même abrutissement que la faim, la fatigue, la chaleur et le désespoir engendrent, il y en eut quelques-uns pour saisir la signification de ces signes. L'étoile et la Terre avaient été à leur plus grande proximité, avaient subi leurs communes perturbations, et l'étoile était passée. Déjà elle s'éloignait, de plus en plus rapidement, dans la dernière phase de sa chute vertigineuse vers le Soleil.

Alors les nuages se rassemblèrent, masquant le ciel, le tonnerre et les éclairs agitèrent leur parure autour du monde ; par toute la Terre, ce fut un déluge de pluie, tel que les hommes n'en avaient jamais vu, et là où les volcans avaient craché leurs flammes contre la voûte nuageuse dévalèrent des torrents de boue. Partout, les eaux se déversaient hors des terres, laissant des ruines envasées et le sol jonché, comme un rivage après la tempête, de tout ce qui avait flotté, les cadavres des hommes et des bêtes, leurs enfants. Pendant des jours, les eaux s'écoulèrent, emportant sur leur passage les décombres, les arbres et les

maisons, empilant d'immenses digues et creusant de titanesques ravins dans le sol. Ce furent des temps de tristesse qui suivirent l'étoile et la fournaise. Pendant ces jours et pendant bien des semaines et des mois, les tremblements de terre continuèrent.

Mais l'étoile était passée. Et les hommes, poussés par la faim et reprenant lentement courage, purent regagner leurs cités en ruine, leurs greniers incendiés et leurs champs détrempés. Les quelques vaisseaux qui avaient échappé aux tempêtes arrivèrent déroutés et délabrés, sondant leur route avec précaution parmi les récents hauts-fonds et les nouvelles lignes d'eau des ports autrefois familiers. Quand les tempêtes se calmèrent, les hommes s'aperçurent qu'en tous lieux les journées étaient plus chaudes que jadis, que le Soleil était plus grand et que la Lune, diminuée des deux tiers de ses anciennes dimensions, développait ses phases en quatre-vingts jours.

Mais de la nouvelle fraternité qui se développa parmi les hommes, de la préservation des lois, des livres et des machines, de l'étrange changement qui se produisit en Islande, au Groenland et sur les rives de la mer de Baffin, à tel point que les marins qui y parvinrent alors trouvèrent ces contrées verdoyantes et accueillantes et qu'ils purent à peine en croire leurs yeux, cette histoire ne raconte rien. Non plus que de l'activité humaine maintenant que la Terre était plus chaude, au nord et au sud, vers les pôles. Elle ne traite que de la venue et de la disparition de l'étoile.

Les astronomes de Mars – car il y a des astronomes sur la planète Mars, encore qu'ils soient fort différents des hommes – furent, comme on le pense, profondément intéressés par ces phénomènes. Sans doute virent-ils les choses de leur propre point de vue. « Considérant la masse et la température du projectile lancé à travers notre système solaire jusqu'au Soleil, écrivit l'un d'eux, on est surpris du peu de dommages que la Terre, qu'il a manquée de si près, a supportés. Toutes les anciennes démarcations

des continents et les masses des mers sont restées intactes, et, à vrai dire, la seule différence semble être une diminution de la décoloration blanche (qu'on suppose être de l'eau congelée) autour de chacun des pôles. » Ce qui montre simplement combien la plus vaste des catastrophes humaines peut paraître peu de chose à une distance de quelques millions de kilomètres.

DANS L'ABÎME

[3]

Le lieutenant se tenait debout devant la sphère d'acier et mordillait un éclat de bois.

- Que pensez-vous de ça, Steevens ? demanda-t-il.

- C'est une idée comme une autre, dit Steevens, du ton de quelqu'un qui veut se faire une opinion sincère.

- Je crois que ça s'écrasera à plat, continua le lieutenant.

- Il semble avoir calculé son affaire soigneusement, dit Steevens encore impartial.

- Mais pensez à la pression, insista le lieutenant. À la surface de l'eau, elle est de quatorze livres par pouce ; trente pieds plus bas, elle est double ; soixante, triple ; quatre-vingt-dix, quadruple ; neuf cents, quarante fois plus grande ; cinq mille pieds, trois cents fois... c'est-à-dire qu'à un mille de profondeur la pression est de deux cent quarante fois quatorze livres ; c'est-à-dire... attendez... un quintal... une tonne et demie, Steevens, *une tonne et demie* par pouce carré. Et l'Océan a ici cinq milles de profondeur. Il subira une pression de sept tonnes et demie...

- Un joli sondage ! dit Steevens. Mais il est protégé aussi par une jolie épaisseur d'acier.

Le lieutenant ne répondit pas et se remit à mâchonner son bout de bois. L'objet de leur conversation était une immense boule d'acier, d'un diamètre extérieur d'environ neuf pieds, et qui semblait être le projectile de quelque titanique pièce d'artillerie ; elle était fort laborieusement nichée dans un échafaudage monstrueux, élevé dans la charpente du vaisseau, et les espars gigantesques qui allaient bientôt la faire glisser pardessus bord donnaient à l'arrière du navire un aspect qui avait excité la curiosité de

tout honnête marin, depuis le *pool* de Londres jusqu'au tropique du Capricorne. En deux endroits, l'un au-dessus de l'autre, l'acier faisait place à une couple de fenêtres circulaires, fermées d'une paroi de verre d'une épaisseur énorme, et l'une d'elles, enchâssée dans un cadre d'acier d'une grande solidité, se trouvait pour l'instant en partie dévissée.

Le matin même, les deux hommes avaient vu, pour la première fois, l'intérieur de ce globe. Il était soigneusement matelassé de coussins à air, garnis de petits boutons fixés entre les saillies, et qui constituaient le simple mécanisme de la chose. Tous les objets étaient, de même, soigneusement capitonnés, même l'appareil Myers, qui devait absorber l'acide carbonique et remplacer l'oxygène inspiré par l'habitant du globe, quand, s'y étant introduit l'ouverture vitrée aurait été vissée.

Tout était si parfaitement capitonné qu'un être humain aurait pu supporter, en toute sécurité, d'être lancé avec la sphère par un canon. Et il fallait qu'il en fût ainsi, car bientôt un homme allait s'insinuer par l'ouverture ; il serait enfermé solidement à l'intérieur et lancé par-dessus bord pour s'enfoncer dans l'Océan jusqu'à une profondeur de cinq milles, comme le lieutenant l'avait dit. L'imagination de ce dernier était exclusivement occupée de cet objet c'était devenu pour lui une obsession, même aux repas, et Steevens, le nouveau venu, était un compagnon inattendu auquel il allait pouvoir à son aise causer de sa préoccupation.

- J'ai idée, dit le lieutenant, que ces hublots de verre fléchiront simplement, crèveront et s'écraseront sous une pression pareille. Daubrée a liquéfié des rochers sous des pressions énormes... et, remarquez bien ceci...

- Si le verre casse, fit Steevens, qu'arrivera-t-il ?

- L'eau entrera comme un jet de fer. Avez-vous jamais reçu, bien droit, un jet à haute pression ? Ça frappe comme un boulet. Il serait simplement écrasé et aplati. L'eau

entrerait dans sa gorge, dans ses poumons, pénétrerait dans ses oreilles...

- Quelle imagination détaillée ! s'écria Steevens, qui se représentait vivement les choses.

- C'est le simple exposé d'une chose inévitable, dit le lieutenant.

- Et le globe ?

- Il laisserait s'échapper quelques petites bulles et s'installerait confortablement, jusqu'au jour du jugement, parmi la vase et le limon du fond... avec le pauvre Elstead étalé sur ses coussins aplatis, comme du beurre sur du pain.

Il répéta cette image, comme si elle eût plu beaucoup :

- Comme du beurre sur du pain.

- Un coup d'œil au tape-cul, fit une voix.

Et Elstead parut derrière eux, vêtu d'un complet blanc, une cigarette aux lèvres et les yeux souriants sous les amples bords de son chapeau.

- Qu'est-ce que vous dites, à propos de pain et de beurre, Weybridge ? Vous grommelez, comme d'habitude, sur la paye insuffisante des officiers de marine ?... Il n'y a plus qu'un jour à attendre avant que je parte maintenant. Les élingues vont être prêtes aujourd'hui. Ce beau ciel et cette houle tranquille sont justes ce qu'il faut pour lancer par-dessus bord une douzaine de tonnes de plomb et de fer, n'est-ce pas ?

- Vous ne vous apercevrez pas beaucoup de la houle, dit Weybridge.

- Non. À soixante ou quatre-vingts pieds de profondeur... et j'y serai dans dix à douze secondes... pas une molécule ne bougera, quand le vent hurlerait et que l'eau s'élèverait jusqu'aux nuages. Non. Là, au fond...

Il s'avança jusqu'au bastingage, et les deux autres le suivirent. Tous trois se penchèrent sur leurs coudes et contemplèrent l'eau, d'un vert jaunâtre.

- ... La paix, dit Elstead, en achevant tout haut sa pensée.

- Êtes-vous absolument certain que le mouvement d'horlogerie marchera ? demanda tout à coup Weybridge.

- Il a marché trente-cinq fois, dit Elstead. Il est tenu de marcher.

- Mais s'il ne fonctionne pas ?

- Pourquoi ne fonctionnerait-il pas ?

- Je ne voudrais pas, pour vingt mille livres, descendre dans cette maudite machine, dit Weybridge.

- Vous êtes tout à fait encourageant, remarqua Elstead.

- Je ne comprends pas encore de quelle façon vous pourrez faire fonctionner la chose, dit Steevens.

- Eh bien, d'abord, j'entre dans la sphère, et l'on visse l'ouverture, commença Elstead. Et quand, trois fois de suite, j'ai allumé et éteint la lumière électrique pour montrer que tout va bien, je suis lancé par-dessus le bastingage par cette grue, avec tous ces gros fonceurs de plomb suspendus au-dessous de moi. Le gros poids de plomb, qui est fixé sur le dessus, est muni d'un cylindre sur lequel s'enroulent cent toises de solide cordage, et c'est tout ce qui lie les fonceurs à la sphère, sauf les élingues qui seront coupées quand la sphère tombera. Je me sers de cordes plutôt que de câbles de fer, parce que c'est plus facile à couper et plus flottant -

conditions nécessaires, comme vous allez voir. Vous remarquez que tous ces fonceurs de plomb sont percés d'un trou ; une tringle de fer y sera adaptée, qui dépassera de six pieds sur la face inférieure. Dès que cette tringle sera en contact avec le fond, elle frappera sur un levier qui déclenchera le mouvement d'horlogerie placé sur le côté du cylindre sur lequel les cordes s'enroulent... Vous suivez ? On descend gentiment dans l'eau tout le système. La sphère flotte... avec l'air qu'elle renferme, elle est plus légère que l'eau... mais les poids de plomb continuent à s'enfoncer, et la corde se déroule jusqu'au bout. Quand la corde est entièrement filée, la sphère s'enfonce aussi.

- Mais à quoi sert la corde ? demanda Steevens. Pourquoi ne pas fixer directement les poids à la sphère ?

- Mais à cause du choc probable au fond. La sphère et ses poids vont s'enfoncer rapidement, atteindre peu à peu une vitesse vertigineuse. Elle serait mise en pièces en touchant le fond, si ce n'était de cette corde. Mais, dès que les poids reposeront sur le fond, la légèreté de la sphère entrera en jeu. Elle continuera à s'enfoncer de plus en plus lentement, s'arrêtera enfin, puis se mettra à remonter. C'est là que le mouvement d'horlogerie intervient.

» Aussitôt que les fonceurs s'aplatiront sur le fond de la mer, la tringle sera heurtée et déclenchera le mouvement et la corde s'enroulera de nouveau sur le cylindre. Je serai ainsi amené jusqu'au fond. Là, je resterai une demi-heure, la lumière électrique allumée, examinant ce que j'aurai autour de moi. Puis le mouvement d'horlogerie mettra en jeu un couteau à ressort, la corde sera coupée, et je remonterai à la surface, comme une bulle dans un siphon. La corde elle-même aidera la flottaison.

- Et si, par hasard, vous remontiez sous un navire ? demanda Weybridge.

- J'arriverais avec une telle vitesse que je passerais simplement au travers comme un boulet de canon, dit Elstead. Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter à ce sujet.

- Supposez que quelque actif petit crustacé s'insinue dans votre mouvement d'horlogerie...

- Ce serait pour moi une espèce d'invitation un peu pressante à rester en leur compagnie, dit Elstead en tournant le dos à la mer et contemplant la sphère.

On avait jeté Elstead par-dessus bord à onze heures. C'était une journée calme et brillamment sereine, et l'horizon se perdait dans la brume. L'éclat des lampes électriques avait joyeusement, par trois fois, apparu dans le petit compartiment supérieur. Alors on l'avait descendu lentement jusqu'à la surface de l'eau, et un matelot se tenait près des sabords d'arrière prêt à couper le palan qui retenait l'ensemble des fonceurs et de la sphère. La sphère,

qui sur le pont avait paru si énorme, semblait maintenant un inimaginable petit objet sous l'arrière du navire. Elle se balança un peu, et ses deux hublots sombres au-dessus de la ligne de flottaison semblaient des yeux ahuris contemplant l'équipage qui se pressait contre le bord. Une voix s'éleva, demanda ce qu'Elstead devait penser de ce balancement.

- Êtes-vous prêts ? fit le commandant.

- Oui, capitaine.

- Lâchez tout.

Le câble du palan se raidit contre la lame et fut coupé. Un remous tourbillonna sur la sphère d'une façon grotesquement impuissante.

Quelqu'un agita un mouchoir ; un autre tenta une acclamation vaine ; un quartier-maître compta lentement... huit, neuf, dix. Il y eut un autre remous, puis, avec un bruyant clapotis et un large éclaboussement, la sphère reprit son aplomb.

Elle sembla rester stationnaire un instant, puis devenir rapidement plus petite ; enfin l'eau la recouvrit, et elle resta visible au-dessous de la surface, imprécise et agrandie par la réfraction. Avant qu'on ait pu compter jusqu'à trois, elle avait disparu. Il y eut, dans les profondeurs de l'eau, un tremblement de lumière blanche qui diminua jusqu'à n'être plus qu'un point et s'évanouit. Puis, il n'y eut plus rien que l'abîme des eaux ténébreuses dans lequel un requin nageait.

Soudain l'hélice du croiseur se mit en mouvement ; l'eau bouillonna ; le requin disparut dans la confusion des vagues, et un torrent d'écume s'étendit sur la cristalline limpidité qui avait englouti Elstead.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dit un matelot à un autre.

- On va s'éloigner d'une couple de milles pour ne pas nous trouver sur son chemin quand il remontera, répondit son camarade.

Le navire gagna lentement sa nouvelle position. À bord, tous ceux qui n'étaient pas occupés restaient à surveiller l'endroit houleux où la sphère s'était enfoncée. Pendant la demi-heure qui suivit, il est douteux qu'un seul mot ait été prononcé qui n'eût pas rapport à Elstead. Le soleil de décembre était maintenant haut dans le ciel, et la chaleur était fort grande.

- Je crois qu'il n'aura pas trop chaud, là-dessous, dit Weybridge. On prétend que, passé une certaine profondeur, l'eau de la mer est presque toujours à une température glaciale.

- À quel endroit va-t-il ressortir ? demanda Steevens.

- C'est là-bas, dit le commandant, qui s'enorgueillissait de son omniscience. (Il indiqua d'un doigt précis le sud-est.) Et, ajouta-t-il, il ne va pas tarder maintenant. Il y a déjà trente-cinq minutes.

- Combien de temps faut-il pour atteindre le fond de l'Océan ? interrogea Steevens.

- Pour une profondeur de cinq milles, en tenant compte, comme nous l'avons fait, d'une accélération de deux pieds par seconde, à la fois à l'aller et au retour, il lui faut environ trois quarts de minute.

- Alors, il est en retard, fit Weybridge.

- Mais... presque, dit le commandant. Je suppose qu'il faut quelques minutes pour que sa corde s'enroule.

- J'avais oublié cela, dit Weybridge, évidemment soulagé.

Alors commença l'attente. Lentement, une minute s'écoula, et aucune sphère ne sortit des flots. Une autre minute suivit, et rien ne vint rompre la houle huileuse. Les matelots s'expliquaient les uns aux autres l'importance de l'enroulement de la corde. Les agrès étaient pleins de figures attentives.

- Montez, Elstead, montez ! cria impatiemment un matelot à la poitrine velue, et les autres reprirent et crièrent comme s'ils réclamaient la levée du rideau au théâtre.

Le commandant leur lança un regard irrité.

- Naturellement, si l'accélération est moindre que deux, dit-il, il sera plus long. Nous ne sommes pas absolument certains que ce soit là une donnée exacte. Je ne crois pas aveuglément aux calculs.

Steevens donna brièvement son assentiment. Personne sur le gaillard d'arrière ne parla pendant une couple de minutes. Alors l'étui de la montre de Steevens cliqua.

Lorsque, vingt et une minutes plus tard, le soleil atteignit le zénith, ils attendaient encore l'apparition de la sphère, et pas un homme à bord n'avait osé murmurer que tout espoir était perdu. Ce fut Weybridge qui, le premier, exprima cette certitude.

- Je n'ai jamais eu confiance dans ses hublots, dit-il tout à coup à Steevens.

- Grand Dieu ! s'écria Steevens, vous ne croyez pas que...

- Ma foi... fit Weybridge, et il laissa le reste à son imagination.

- Je n'ai pas grande foi dans les calculs de ce genre, déclara le commandant sur un ton de doute, de sorte que je n'ai pas encore perdu tout espoir.

À minuit, le croiseur évoluait lentement autour de l'endroit où la sphère s'était enfoncée. Le rayon blanc du foyer électrique se promenait et s'arrêtait de temps à autre sur l'étendue des eaux phosphorescentes, tandis que scintillaient de minuscules étoiles.

- Si sa fenêtre n'a pas cédé et qu'il ne soit pas écrasé, dit Weybridge, sa maudite situation est pire encore, car alors ce serait son mouvement d'horlogerie qui n'aurait pas fonctionné, et il serait maintenant vivant à cinq milles sous nos pieds, là-dessous, dans le froid et les ténèbres, à l'ancre dans sa petite boule d'acier, là où jamais un rayon de lumière n'a brillé, ni un être humain vécu depuis que les eaux se sont rassemblées. Il est là sans nourriture, souffrant de la faim et de la soif, épouvanté et se demandant s'il mourra de faim ou d'étouffement. Laquelle de ces deux

morts sera-ce ? L'appareil Myers doit s'épuiser, je suppose. Combien de temps peut-il durer ?

» Tonnerre ! s'exclama-t-il, quelles petites choses nous sommes ! Quels audacieux petits diables ! Dans l'abîme ! Des milles et des milles de liquide... rien que de l'eau au-dessous de nous et autour de nous, et ce ciel ! Des gouffres !

Il leva les bras, et au même moment une petite traînée blanche monta sans bruit dans le ciel, ralentit peu à peu sa course, s'arrêta, devint un petit point immobile, comme si une nouvelle étoile avait pris place dans le ciel. Puis cela se mit à dégringoler et se perdit bientôt dans les réflexions des étoiles et dans la pâle et brumeuse phosphorescence de la mer.

À cette vue, il resta stupéfait, le bras tendu et la bouche ouverte. Puis il ferma sa bouche, l'ouvrit de nouveau, et agita ses bras avec des gestes désordonnés. Enfin il se tourna et cria : « Elstead, ohé ! » à la première vigie, et courut jusqu'à Lindley, puis au foyer électrique.

- Je l'ai vu, criait-il, à tribord, là-bas ! Ses lampes sont allumées. Et il vient juste de sortir. Cherchez de ce côté avec le rayon. Nous allons bien le voir flotter quand il réapparaîtra à la surface.

Mais ils ne le trouvèrent pas avant l'aurore. Même alors ils manquèrent de le couler bas. La grue fut préparée, et avec une chaloupe on agrafa les chaînes à la sphère. Quand ils l'eurent remontée à bord, ils en dévissèrent l'ouverture et explorèrent des yeux l'obscurité de l'intérieur, car la chambre du foyer électrique était arrangée de façon à illuminer l'eau seulement autour de la sphère et était interceptée de la cavité générale.

L'atmosphère intérieure était très surchauffée, et la gutta-percha qui garnissait les bords de l'ouverture était molle. Leurs questions impatientes restèrent sans réponse et aucun bruit ne leur parvint. Elstead était inanimé, replié sur lui-même au fond de sa cabine. Le médecin du bord s'y

introduisit et le passa à ceux de l'extérieur. Pendant un certain temps, ils ne purent se rendre compte si Elstead était vivant ou mort. Sa figure, à la lueur jaunâtre des lampes, était toute brillante de transpiration. On le descendit dans sa cabine.

Il n'était pas mort, comme ils purent bientôt s'en apercevoir, mais dans un état d'affaissement nerveux absolu et, de plus, cruellement contusionné. Il lui fallut, pendant plusieurs jours, rester couché et parfaitement tranquille. Une semaine se passa avant qu'il pût raconter ses expériences.

Dès les premiers mots, il déclara qu'il allait recommencer. La sphère avait besoin d'être perfectionnée, dit-il, afin de lui permettre de se débarrasser de la corde, s'il le fallait, et c'était tout. Ç'avait été la plus merveilleuse aventure.

- Vous pensiez, dit-il, que je ne trouverais rien que de la vase. Vous vous moquiez de mes explorations, et j'ai découvert un nouveau monde.

Il raconta son histoire par fragments sans suite, et presque toujours en commençant par la fin, de sorte qu'il est impossible de la répéter dans ses propres termes. Mais ce qui suit en est l'exacte narration.

« Son voyage commença atrocement. Avant que la corde fût entièrement filée, la sphère ne cessa de ballotter. Il eut la sensation d'être une grenouille enfermée dans un ballon sur lequel on s'acharne à coups de pied. Il ne pouvait voir que la grue et le ciel au-dessus de sa tête, avec un coup d'œil occasionnel sur les gens qui garnissaient le bastingage, et il était incapable de prévoir de quel côté allait se balancer la sphère. Tantôt il levait le pied pour marcher et il était culbuté en tous sens contre les coussins. Toute autre forme eût été plus confortable, mais aucune n'aurait pu supporter l'immense pression de l'abîme. Soudain le balancement cessa ; la sphère se mit en équilibre, et, quand il fut relevé, il aperçut tout autour de lui le bleu verdâtre des flots avec la lumière du jour atténuée

filtrant de la surface et une multitude de petites choses flottantes qui passaient vertigineusement contre les vitres, montant, lui semblait-il, vers la lumière. Puis, à mesure qu'il regardait, l'obscurité s'accrut jusqu'à ce que l'eau fût, au-dessus de sa tête, aussi sombre que le ciel de minuit, bien que d'une teinte plus verte, et, au-dessous de lui, absolument noire. De temps en temps, de petites choses transparentes avec un scintillement lumineux faisaient au long des hublots de légères traînées verdâtres.

« Et la sensation de chute ! Elle rappelait le départ soudain d'un ascenseur, avec cette différence qu'elle durait plus longtemps. Il faut réfléchir un instant pour réaliser ce que ce doit être. Ce fut alors et seulement qu'Elstead se repentit d'avoir tenté cette aventure. Il vit sous un aspect entièrement nouveau les chances qui se dressaient contre lui. Il pensa aux énormes poissons à scie qui existent dans les profondeurs moyennes, à ces spécimens terribles qu'on trouve parfois à demi digérés dans l'estomac des grands cétagés ou flottant morts, décomposés et à demi dévorés.

« Il s'imagina l'un d'entre eux s'attaquant à la sphère et ne voulant plus la lâcher. Et le mouvement d'horlogerie, l'avait-il suffisamment éprouvé ? Mais qu'il voulût maintenant descendre ou remonter, c'était absolument la même chose.

« Au bout de cinquante secondes, tout, à l'extérieur, fut aussi noir que la nuit, sauf ce que le rayon de son foyer électrique éclairait et dans quoi apparaissaient de temps à autre des poissons et passaient quelques fragments d'objets qui s'enfonçaient. Tout cela disparaissait trop vite pour qu'il lui fût possible de distinguer ce que c'était. Une fois, il crut voir un requin. À ce moment, la sphère commença à s'échauffer par le frottement. Il lui parut que cette donnée n'avait pas été suffisamment évaluée. La première chose qu'il put remarquer fut qu'il transpirait ; puis il perçut sous ses pieds une sorte de sifflement qui s'accrut, et il vit une

foule de petites bulles, de très petites bulles qui montaient en éventail vers la surface. De la vapeur !

« Il tâta le hublot : la vitre était brûlante. Immédiatement, il alluma la lampe électrique qui éclairait sa cabine, regarda la montre encastrée dans le capitonnage, et il vit que son voyage durait déjà depuis deux minutes. Il lui vint à l'esprit que le hublot pouvait craquer dans le conflit des températures, car il savait que les eaux dans les grandes profondeurs sont glaciales. Puis, tout à coup, la paroi de la sphère sembla presser le dessous de ses pieds ; au-dehors la course des huiles se ralentit et le sifflement diminua. La sphère se balançait légèrement. Le hublot n'avait pas craqué, rien n'avait cédé, et il savait que, dans tous les cas, le danger de couler bas était passé.

« Encore une minute et il reposerait sur le fond de l'abîme. Il songea, dit-il, à Steevens, à Weybridge et aux autres qui étaient à cinq milles au-dessus de sa tête, plus haut pour lui que ne le furent jamais au-dessus de nous les plus élevés des nuages qui flottent dans le ciel, à eux tous naviguant lentement, cherchant à pénétrer la profondeur des eaux et se demandant ce qui pouvait lui être arrivé.

« Il se mit à regarder par le hublot. Il n'y avait plus de bulles maintenant, et le sifflement avait cessé. Au-dehors, c'étaient de profondes ténèbres d'un noir épais comme un velours, sauf là où le rayon électrique pénétrait l'eau et en montrait la couleur : un gris jaunâtre. Alors, trois choses, comme des formes de feu, nagèrent en vue, se suivant. Il ne pouvait distinguer si elles étaient petites ou énormes et éloignées.

« Chacune d'elles se dessinait avec des contours bleuâtres, presque aussi brillants que les feux d'une barque de pêche, des feux qui semblaient répandre beaucoup de fumée, et elles avaient, de chaque côté, des taches de cette lumière, comme des sabords de navire. Leur phosphorescence sembla s'éteindre quand elles entrèrent dans le rayonnement lumineux de sa lampe, et il vit alors